

Les structures de l'espace montréalais à l'époque de la Confédération

Marcel Bellavance and Jean-Daniel Gronoff

Volume 24, Number 63, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021486ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021486ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bellavance, M. & Gronoff, J.-D. (1980). Les structures de l'espace montréalais à l'époque de la Confédération. *Cahiers de géographie du Québec*, 24(63), 363–383. <https://doi.org/10.7202/021486ar>

Article abstract

During the second half of the 19th century, Montréal like the rest of the country of which it is the metropolis, has undergone deep changes more or less related to its industrialization. Within the framework of this article we have considered the year 1871 and examined the following elements: the city and its ethnic groups, the occupation of urban space by social classes and industries. This analysis is based on the computerized data of the 1871 nominal census for 63 blocks in the 9 Montréal districts.

LES STRUCTURES DE L'ESPACE MONTRÉALAIS À L'ÉPOQUE DE LA CONFÉDÉRATION

par

Marcel BELLAVANCE

*Parcs Canada, Québec
en collaboration avec*

Jean-Daniel GRONOFF
Groupe de recherche images et méthodes (Grim), Marseille

RÉSUMÉ

Comme le pays dont elle est la métropole, Montréal connaît, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, des changements profonds, plus ou moins liés à son industrialisation. Dans cet article, nous avons voulu immobiliser cette transformation en 1871 pour examiner les points suivants : la ville et ses groupes ethniques, l'occupation de l'espace urbain par les classes sociales et les industries. Cette analyse repose sur les données du recensement de 1871, traitées par ordinateur sur la base de 63 îlots répartis à l'intérieur des neuf quartiers montréalais.

MOTS-CLÉS : *Géographie urbaine, géographie historique, groupes ethniques, classes sociales, industries, Montréal.*

ABSTRACT

Marcel BELLAVANCE: The Spatial Structure of Montréal at the Time of Confederation

During the second half of the 19th century, Montréal like the rest of the country of which it is the metropolis, has undergone deep changes more or less related to its industrialization. Within the framework of this article we have considered the year 1871 and examined the following elements: the city and its ethnic groups, the occupation of urban space by social classes and industries. This analysis is based on the computerized data of the 1871 nominal census for 63 blocks in the 9 Montréal districts.

KEY WORDS: *Urban geography, historical geography, ethnic groups, social classes, industries, Montréal.*

*
* *
*

Lors de la naissance de la Confédération canadienne, Montréal est déjà une ville en voie d'industrialisation. Ce passage souvent douloureux de ville commerciale à ville industrielle a commencé à modifier ses structures. Quelle incidence ce long processus a-t-il eue sur l'espace urbain et la société qui l'habite ?

Immobiliser le mouvement en 1871, c'est-à-dire effectuer une coupe dans le temps, nous permet de répondre en partie à cette question. Nous devrions par là, comme l'écrit Pierre Vilar, « trouver des catégories et des classes, mais aussi, dans l'espace, des groupes constitués voisins les uns des autres, et qui souvent s'opposent les uns aux autres » (Vilar, 1968).

C'est la démarche que nous avons adoptée dans cet article sommaire, fruit d'une recherche globale sur la société montréalaise. Nous nous bornons, en effet, à dresser une cartographie des différentes ethnies qui occupent l'espace montréalais, des classes sociales qu'elles forment et des industries dans lesquelles elles travaillent.

SOURCES ET MÉTHODE

Le recensement nominatif de 1871 est notre principale source. Son dépouillement systématique nous a permis de constituer un corpus de plus de 200 indicateurs, non pas seulement pour les neuf quartiers administratifs de Montréal, mais plutôt pour les 63 divisions territoriales retenues par les recenseurs. La superficie de telles divisions ou îlots correspond souvent à quelques rues sinon aux blocs dans les quartiers à forte densité démographique.

Composer ainsi avec autant d'indicateurs répartis dans autant de divisions complique naturellement l'analyse. Celle-ci doit par contre nous permettre de découvrir la spécificité, la diversité et l'originalité toujours dissimulées sous la masse des données uniformisantes relatives aux quartiers trop vastes. Une telle quantité d'information pose donc le problème de son traitement. Il est solutionné ici grâce à l'ordinateur et à la cartographie automatique.

Les multiples réseaux de corrélations résultant de la combinaison des indicateurs sont, en effet, replacés dans leur espace. Nous obtenons ainsi une typologie propre non plus seulement aux quartiers mais aux îlots à l'intérieur de ces derniers. La visualisation des corrélations et de la typologie laisse entrevoir les oppositions et les ressemblances entre les îlots et les quartiers, en somme leur originalité.

LE CONTEXTE HISTORIQUE DE L'ÉTUDE

Durant les quelque dix années précédant la Confédération, l'industrialisation de Montréal démarre lentement, long processus qui s'échelonne sur tout le demi-siècle avec des moments forts à l'occasion de la « Politique nationale » de 1879 et de 1896. Parallèlement, Montréal se transforme, faisant ainsi éclater ses vieilles structures. Les décennies de 1860 et de 1870 mettent ainsi la ville en état de basculement : démographique, d'abord, avec la reconquête de la majorité par l'élément français; économique, avec l'introduction de la machine à vapeur dans l'industrie; urbain aussi, par la tendance à la spécialisation fonctionnelle des quartiers; et, bien sûr, politique avec l'avènement de la Confédération et ses répercussions profondes sur l'économie montréalaise dont le port, le Grand Tronc et les milieux d'affaires tirent avantage.

LES QUARTIERS DE MONTRÉAL EN 1871

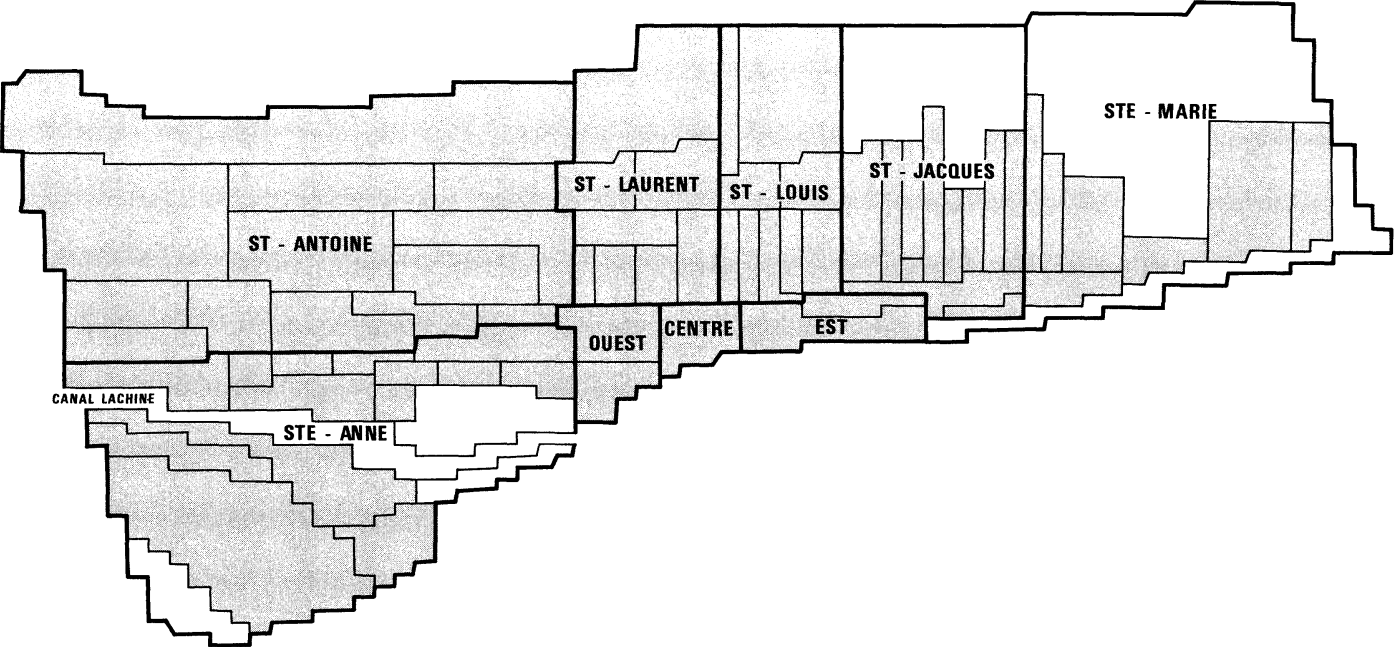


Figure 1

La démographie

Aspects généraux : les trois « solitudes »

En 1871, Montréal compte 107 225 habitants répartis inégalement en neuf quartiers dont le moins peuplé, le quartier Centre dans la vieille ville, a 1 110 individus et le plus peuplé, le quartier Saint-Antoine, à l'ouest, 23 925 (figure 1). Linguistiquement, la ville se partage grosso modo en deux camps : l'un britannique plus ou moins à l'ouest de la rue Saint-Laurent, l'autre français à l'est. C'est ce que laisse percevoir la lecture du recensement dont les compilations publiées n'intéressent que les quartiers.

L'analyse du recensement nominatif manuscrit, en nous faisant descendre au niveau de l'individu et de la rue, nuance l'idée admise de l'opposition Français-Anglais de part et d'autre de l'axe Saint-Laurent. Les deux groupes linguistiques s'y sont, au contraire, implantés des deux côtés et solidement. Effectivement, les Canadiens français forment la majorité dans plusieurs îlots situés sur les bords du Canal de Lachine dans le quartier Sainte-Anne et le long de la frontière de ce quartier avec celui de Saint-Antoine (figure 2). La population irlandaise, associée avec raison au quartier Sainte-Anne, représente néanmoins plus de 60% de la population dans un îlot du quartier Sainte-Marie, à l'est, là où la brasserie et la raffinerie des frères Molson s'installent. Quant au groupe anglais et écossais, il occupe massivement les parties médiane et septentrionale du quartier Saint-Antoine, et de façon significative, le nord des quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis et une mince portion de la partie occidentale de la vieille ville. En d'autres mots, il s'est approprié les premières pentes verdoyantes du mont Royal (figure 2).

Nous sommes alors en présence de trois groupes, peut-être aussi de trois oppositions, de trois « solitudes » bien visibles pour qui sait regarder leur implantation sur le territoire urbain. Ces trois populations semblent mener une existence séparée ! Cela se voit particulièrement dans l'ouest où Anglais-Écossais, Irlandais et Français se partagent l'espace, occupant ainsi des îlots distincts, homogènes, vraisemblablement autour d'institutions particulières. À l'intérieur même de l'espace britannique, les Irlandais ont tendance à se rassembler de la même façon qu'ils le font dans le quartier français de Sainte-Anne. De l'extrémité sud du quartier Sainte-Anne aux abords sylvestres du mont Royal, les ethnies se juxtaposent aussi de façon quasi hermétique et compacte : Anglais-Écossais, Irlandais, Français, Irlandais, Français, Anglais-Écossais. À l'est de la ville, dans les quartiers Saint-Jacques, Saint-Louis et Sainte-Marie, la population française occupe presque toute la place, sauf dans l'îlot irlandais du quartier Sainte-Marie. Quant aux immigrants non britanniques, surtout allemands et un peu italiens, ils ont déjà pris l'habitude de s'établir autour de l'axe Sainte-Laurent dans une position neutre entre les deux principaux groupes linguistiques dont ils ne sont pas sans ignorer les différences (figure 2).

L'espace linguistique

Les groupes français et irlandais

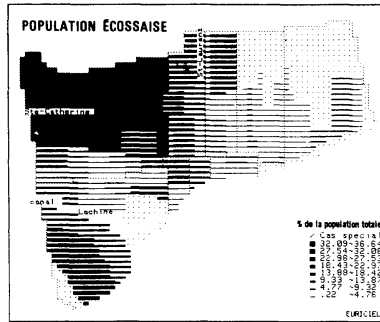
L'identification des groupes ethniques à un espace évoque déjà, quoique de façon imprécise encore, l'idée de leur homogénéité et de leur cohésion. Sont-elles seulement culturelles ou sociales ? On ne peut pour l'instant le mesurer, mais les quelques éléments à ajouter au profil déjà esquissé raffinent le portrait et suggèrent des hypothèses.

Les Canadiens français occupent une partie de la ville qui va du sud-ouest (le Canal de Lachine) au nord-est (le quartier Sainte-Marie), à la façon d'un rayon lumineux dont le champ s'élargit toujours davantage. Il est maintenant possible, à l'examen des cartes ci-

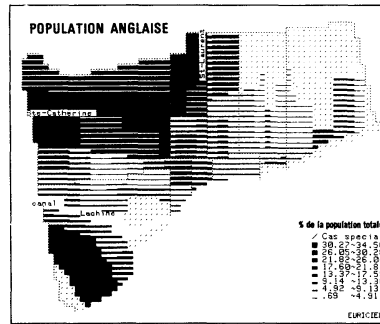
Figure 2

MONTRÉAL 1871

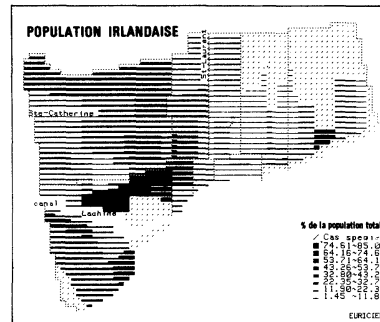
l'espace linguistique



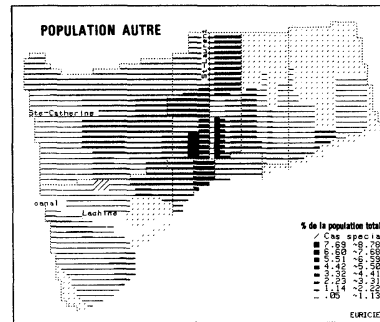
Indicateur 1 4
Échelle propre à chaque indicateur.



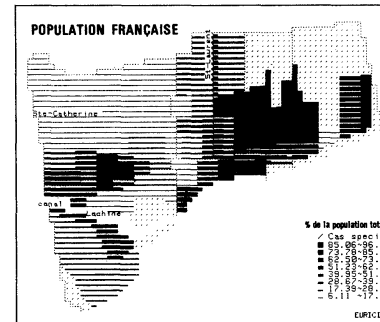
Indicateur 1 3
Échelle propre à chaque indicateur.



Indicateur 1 2
Échelle propre à chaque indicateur.



Indicateur 1 5
Échelle propre à chaque indicateur.

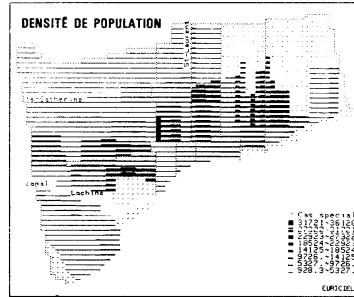
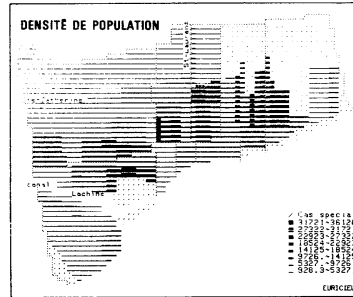
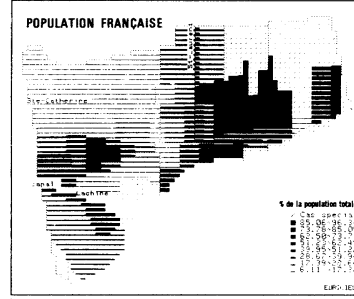
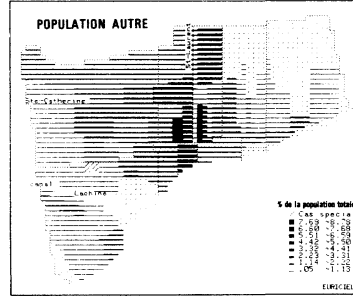
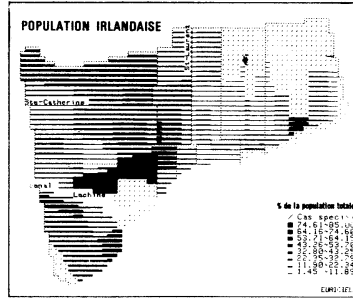
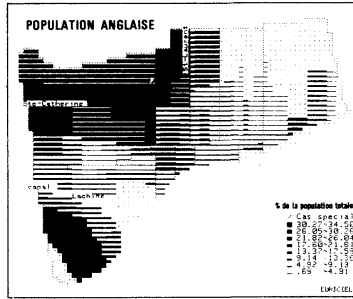
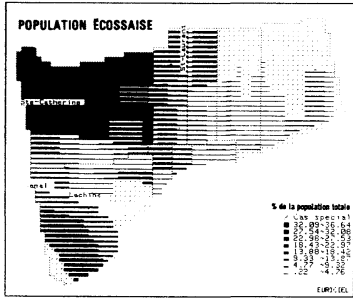


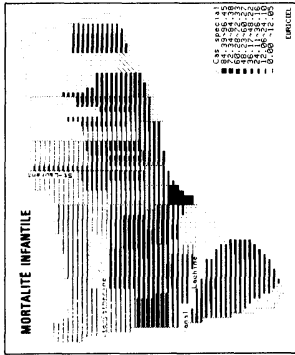
Indicateur 1 1
Échelle propre à chaque indicateur.

Figure 3

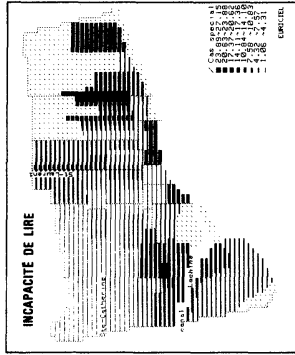
MONTREAL 1871

l'espace culturel

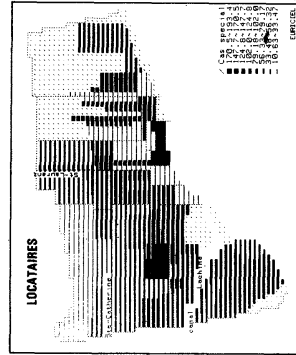




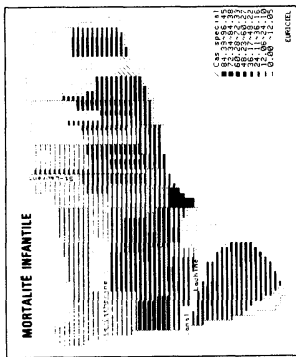
INDICATEUR : 1.14
 Unités : pour 1000 habitants



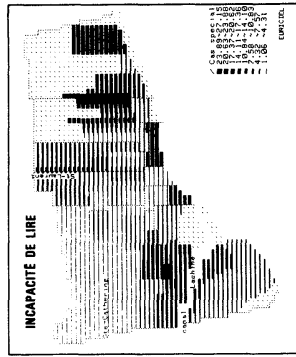
INDICATEUR : 1.15
 Unités : pour 1000 habitants



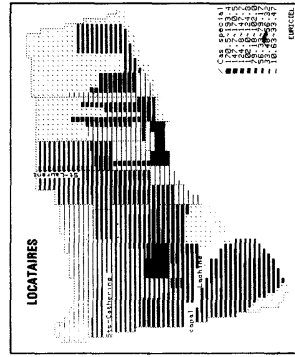
INDICATEUR : 1.17
 Unités : pour 1000 habitants



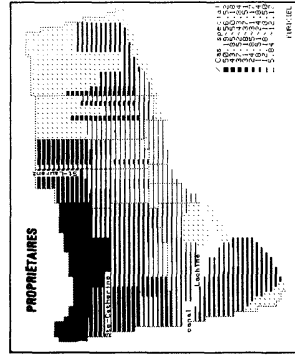
INDICATEUR : 1.14
 Unités : pour 1000 habitants



INDICATEUR : 1.15
 Unités : pour 1000 habitants



INDICATEUR : 1.17
 Unités : pour 1000 habitants



INDICATEUR : 1.17
 Unités : pour 1000 habitants

jointes, qui sont autant de corrélations les affectant, de dégager certaines caractéristiques générales (figure 3). Cette population a le plus haut taux d'analphabétisme de la ville. Dans certains îlots, celui-ci atteint presque 30% de la population totale. La mortalité infantile, fort élevée, touche jusqu'à 80% des enfants de moins d'un an, et cela sans tenir compte des bébés nés chez les Soeurs Grises, dont moins de 10% survivent. Locataires comme la majorité de leurs concitoyens, à l'exception des Anglais-Écossais du quartier Saint-Antoine et de leurs compatriotes aisés de certaines rues des quartiers Saint-Louis et Saint-Jacques, les Canadiens français forment l'habitat le plus dense de la ville, situation qu'ils partagent avec les Irlandais.

Quoique concentrés surtout dans plusieurs îlots des quartiers Sainte-Anne et Sainte-Marie, ces derniers ont eu tendance à occuper à peu près le même espace que leurs coreligionnaires français. Le rapport Irlandais/Britanniques (figure 4), en plus d'être un excellent révélateur d'attitudes ségrégationnistes dans le camp britannique, montre bien aussi que les Irlandais présentent le même profil social que les Canadiens français : tendance analogue à l'analphabétisme, mortalité infantile élevée, locataires et, on le verra plus loin, travailleurs à la manufacture ou à l'usine, artisans, journaliers et personnes de service.

Les groupes anglais et écossais

Comme groupes, les Anglais et les Écossais ont un profil opposé à celui des Canadiens français et des Irlandais. Préférant habiter le quartier Saint-Antoine, où les plus riches ont acquis de somptueuses résidences (D'Iberville Moreau, 1975), ils sont parmi les seuls peut-être proportionnellement à posséder ou à habiter une maison unifamiliale (figure 3). Le personnel domestique y est aussi fort élevé. Il n'est pas rare, en effet, de trouver chez eux servantes, gouvernantes, nurse, cuisinier, valet, garçon, etc. Les domestiques représentent près de 50% de la population active du quartier. Seules quelques rues des quartiers Saint-Louis et Saint-Jacques, où habite la bourgeoisie française, présentent des coordonnées semblables.

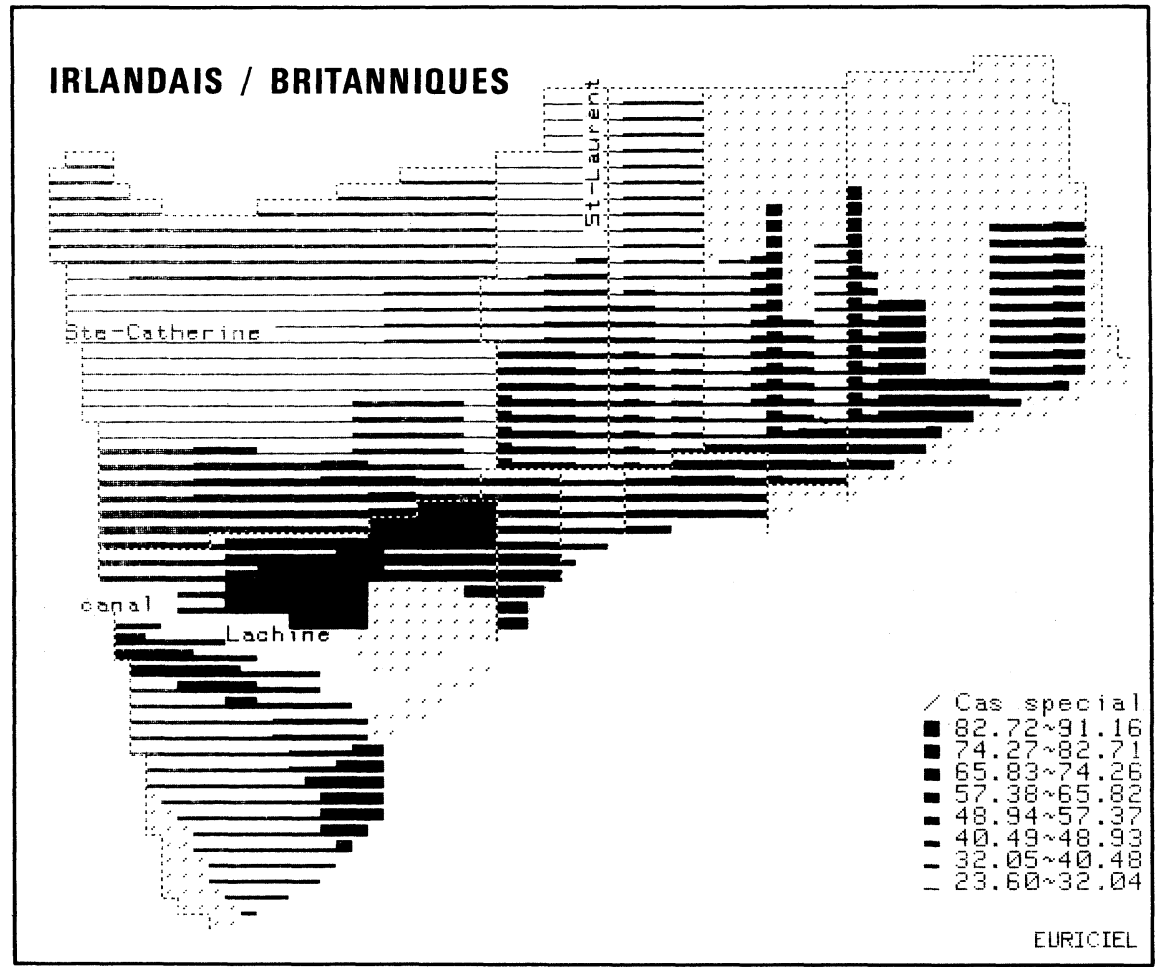
Cette vue d'ensemble esquissée à gros traits nous entraîne de plain-pied dans la dimension sociale, que nous abordons maintenant par l'observation sommaire des catégories socio-professionnelles et des classes sociales.

DES GROUPES ETHNIQUES AUX CATÉGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES

Domestiques et bourgeois cohabitent ordinairement dans de riches maisons comme c'est effectivement le cas dans le quartier Saint-Antoine. Il ne faut donc pas se surprendre d'y trouver la population active la plus nombreuse de la ville. La répartition hiérarchique de la population active et des masses travailleuses est ainsi à l'inverse l'une de l'autre, la seconde étant identifiée au secteur urbain habité généralement par les éléments français et irlandais (figure 5).

L'évocation de la population active pose le problème des catégories socio-professionnelles. Le classement des occupations si important pour l'analyse soulève bien des interrogations méthodologiques sur lesquelles nous ne voulons pas nous arrêter dans le cadre de cet article. Qu'il nous suffise de savoir que nous avons opté pour une catégorisation qui tient compte à la fois du classement socio-professionnel conçu par Adéline Daumard (Adéline Daumard, 1963, p. 185-210) pour la société française au XIX^e siècle, et de la répartition des industries telle qu'adoptée par Ève Martel dans sa thèse de maîtrise sur l'industrie montréalaise en 1871 (Ève Martel, 1977).

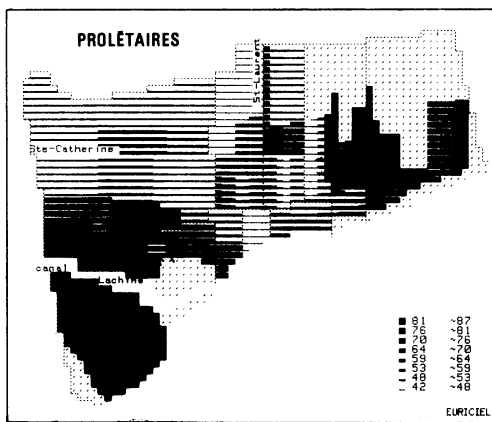
Figure 4



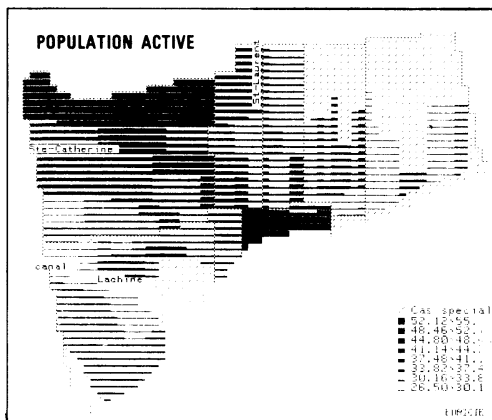
Indicateur : 31
 Echelle propre à chaque indicateur.

Figure 5

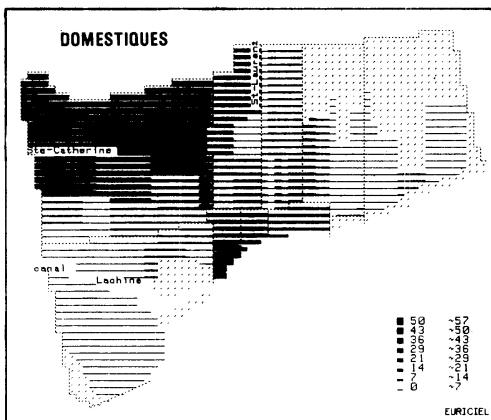
LE POIDS DE LA DOMESTICITÉ DANS LA POPULATION ACTIVE



Indicateur : 29
Echelle propre à chaque indicateur.



Indicateur : 30
Echelle propre à ce seul indicateur.



Indicateur : 32
Echelle propre à chaque indicateur.

Le tableau 1 du recensement nominatif de 1871, intitulé « dénombrement des vivants », fournit des indications précises sur le nom, l'âge, le sexe, la religion, l'origine ethnique, la scolarisation et surtout la profession. Pour les 63 divisions du recensement de Montréal, nous avons d'abord regroupé les gens d'un même métier comme médecin, commis, journalier, charretier, boucher, etc. Pas moins de 199 occupations furent ainsi retenues, éventail considérable montrant déjà la diversité de l'activité économique de la ville, mais impossible à analyser sans un nouveau classement global cohérent. Nous avons dès lors défini 23 catégories socio-professionnelles dont 14 concernent les artisans ou ouvriers distribués en autant de secteurs d'activités « industrielles ». Cette façon de procéder nous permettra ensuite d'effectuer tous les rapports possibles avec les industries recensées dans un autre tableau du document (tableau 6) et partagées elles aussi en 14 secteurs d'activités. Il sera ainsi possible de mesurer l'écart existant entre l'artisan ou le travailleur indépendant et l'ouvrier de la manufacture ou de l'usine.

DES CATÉGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES AUX CLASSES SOCIALES

Ce que nous proposons de présenter maintenant, c'est un autre regroupement possible qui concerne, cette fois, non plus les catégories socio-professionnelles mais les classes sociales qui les coiffent. Incidemment, c'est là un avantage certain du traitement informatique que d'expérimenter plusieurs classements et d'en vérifier par la suite la pertinence pour l'analyse. Dans le cas présent, les catégories socio-professionnelles ont été divisées en deux sous-groupes, l'un la bourgeoisie, l'autre le prolétariat, reprise ainsi de la dichotomie bien connue de possédant et de non-possédant. Notre démarche se comprend aisément, étant donné que près de 70% de la population active était alors engagée dans les secteurs de la fabrication et des services.

Par bourgeoisie, nous entendons les individus propriétaires du capital comme les marchands, négociants, entrepreneurs, commerçants, courtiers, boutiquiers, etc., ceux qui sont à leur service tels les commis, agents, commis-voyageurs, comptables, employés d'assurance et assimilés, les membres de professions libérales, le clergé et les rentiers. Par prolétariat, nous entendons tous les travailleurs de l'industrie et les artisans, les quelques rares fermiers ou ouvriers agricoles, les manoeuvres et ouvriers des villes comme les journaliers, machinistes, charretiers, mineurs, etc. et, pour finir, le considérable personnel de service comme les domestiques, garçons, femmes de ménage, etc.

Ainsi définis, les prolétaires, qui comptent jusqu'à 87% de la population active dans les zones extrêmes de la ville, le Canal de Lachine et le quartier Sainte-Marie (figure 5), occupent majoritairement la partie méridionale de la ville selon une répartition spatiale qui nous est maintenant familière puisqu'elle est analogue à celle de la population canadienne-française et irlandaise. Évidemment, les travailleurs dans 14 grands secteurs de l'économie montréalaise adoptent le même profil, quoique de façon beaucoup plus diffuse cependant, mais en laissant entrevoir le bloc bourgeois francophone dans le sud des quartiers Saint-Louis et Saint-Jacques. Cette dispersion des familles ouvrières soulève la question de l'importance des travailleurs indépendants ou des artisans, donc de l'ampleur réelle de l'industrialisation montréalaise en 1871, ou celle de l'éloignement plus ou moins grand des travailleurs de leur lieu de travail. Cela ne pourra pas malheureusement être traité dans le cadre trop restreint de cet article.

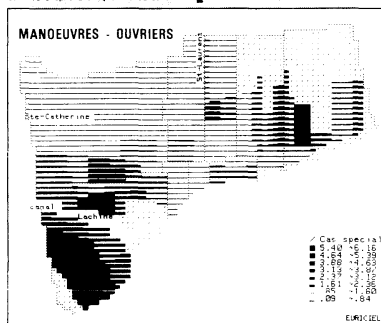
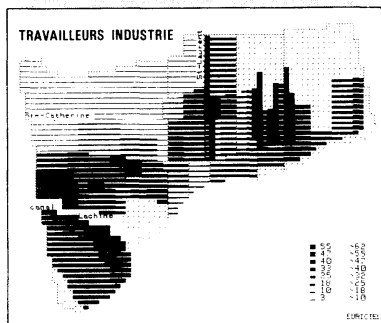
Nous connaissons bien les quartiers bourgeois; la carte montrant ceux qui possèdent le capital et celle dénombrant ceux qui travaillent à son service en témoignent. Ces deux groupes, en plus des domestiques qui représentent un groupe toujours subalterne et corollaire, constituent dans certains îlots la presque totalité de la population active (figure 6). Ces cartes mettent aussi en évidence les quartiers de la vieille ville dont on a très peu

MONTREAL 1871

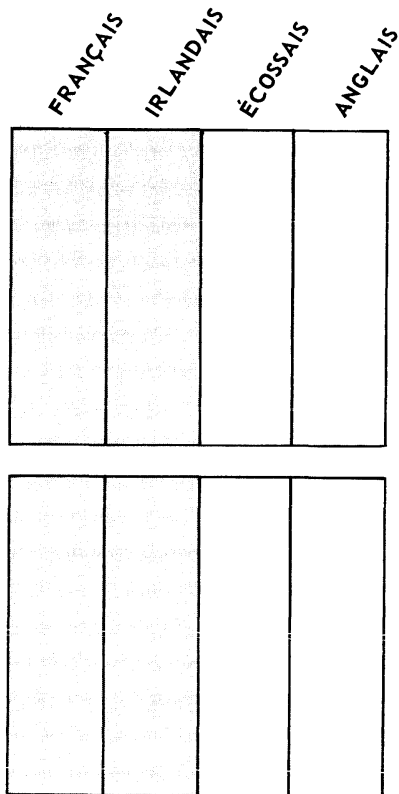
l'espace social

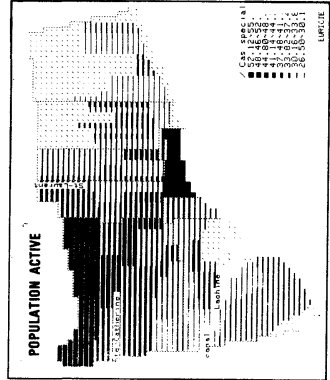
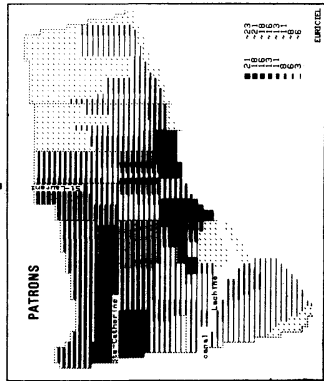
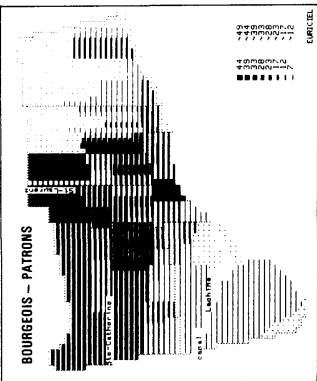
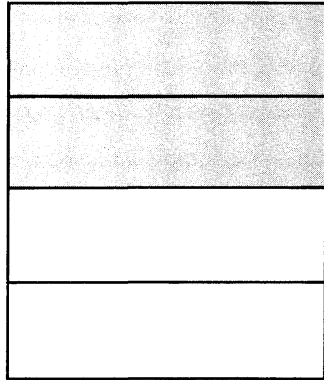
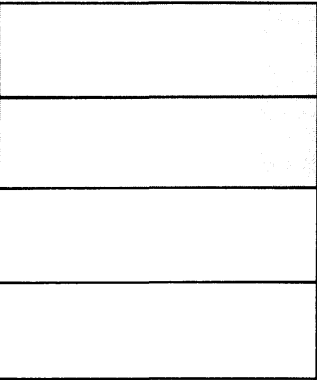
PROLÉTAIRES 87%

BOURGEOIS 13%

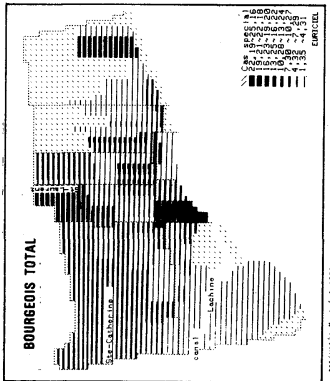


ESPACE LINGUISTIQUE

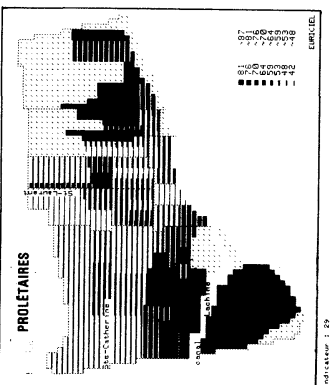
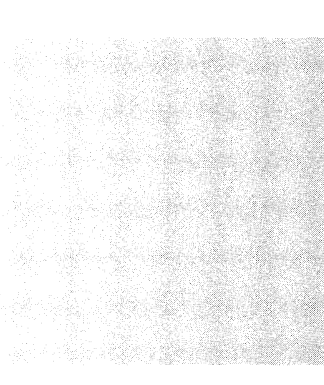
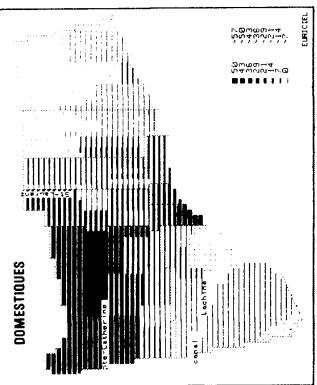




+



+



parlé jusqu'ici. Le phénomène de déplacement des familles bourgeoises vers les zones périphériques semble avoir touché davantage le quartier Ouest. Des familles aussi prestigieuses que celles de Georges-Étienne Cartier, du juge Thomas Aylwin (quartier Est), des banquiers R.B. Angus, Augustin Lapierre et Henry Starnes (quartier Centre) y habitent toujours. La vieille ville conserve encore les caractères multifonctionnels propres aux villes commerçantes. Lieu propice à la résidence même aisée, elle est aussi le milieu de la finance, des affaires et des services et, comme on le verra, le site encore dynamique de très nombreuses entreprises commerciales et industrielles.

L'ESPACE ÉCONOMIQUE MONTRÉALAIS

L'étude sommaire de l'espace économique suit logiquement, nous semble-t-il, le développement qui précède auquel on aurait bien pu accoler le titre d'espace culturel et social. Cette approche indirecte de l'économie par l'espace a l'avantage de la situer dans le réseau de ses rapports avec le milieu; ainsi en est-il du milieu urbain, par exemple, ce qui nous permet de discuter aussi de la qualité de son industrialisation. Dans quelle mesure, en effet, cette ville qui est, avons-nous déjà dit, en état de transition vers la ville industrielle a-t-elle effectivement amorcé ce changement? N'est-elle pas encore, en 1871, plus commerciale qu'industrielle? Nous devrions pouvoir répondre à ces questions dans l'ouvrage que nous préparons. Tout au plus pouvons-nous maintenant émettre des hypothèses ou soulever les bonnes questions.

L'analyse de la structure économique de Montréal est fondée essentiellement sur les données extraites du tableau 6 du recensement intitulé les « établissements industriels ». Notons qu'industrie doit se comprendre ici dans son acception très large. Elle embrasse des établissements aussi différents qu'une boutique de modiste, un atelier de menuiserie ou une fabrique de chaussures. L'immense entrepôt de fabrication et d'entretien de locomotives du Grand Tronc, qui embauche 790 ouvriers dans le quartier Sainte-Anne, apparaît ainsi au même titre que l'atelier de l'artisan.

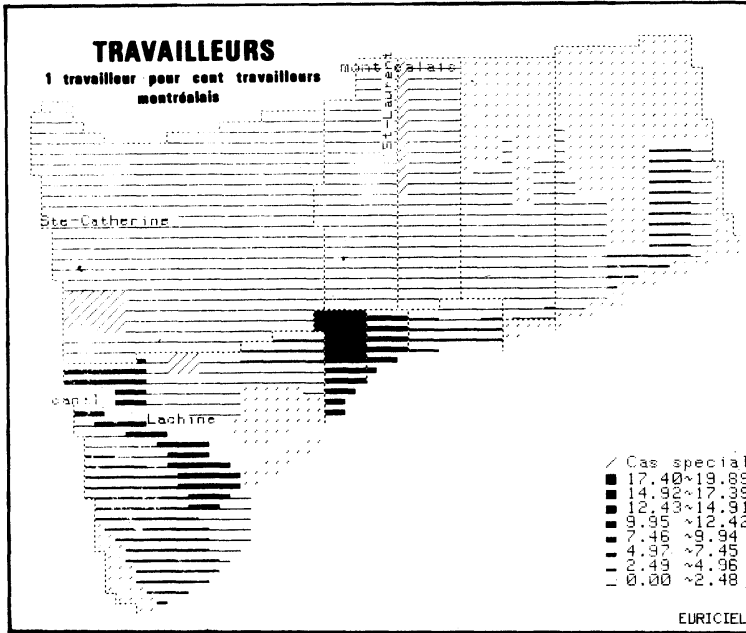
Exactement 114 indicateurs ont été créés à partir des données de base fournies par le document. Ils sont relatifs à la main-d'oeuvre, à la production, au salaire, à la plus-value, à la taille de l'entreprise, etc., pour chacun des 14 secteurs d'activités « industrielles » déjà connues. Leur traitement rend maintenant possible la définition d'une typologie de l'industrie montréalaise en 1871 que nous pouvons établir en nous référant à quelques indicateurs pertinents concernant la main-d'oeuvre. Les corrélations observées font toujours surgir de façon constante la même structure spatiale, c'est-à-dire l'existence de trois pôles économiques bien distincts : les deux quartiers périphériques de Sainte-Anne à l'ouest et de Sainte-Marie, à l'est, et la vieille ville au centre (figure 7).

La vieille ville

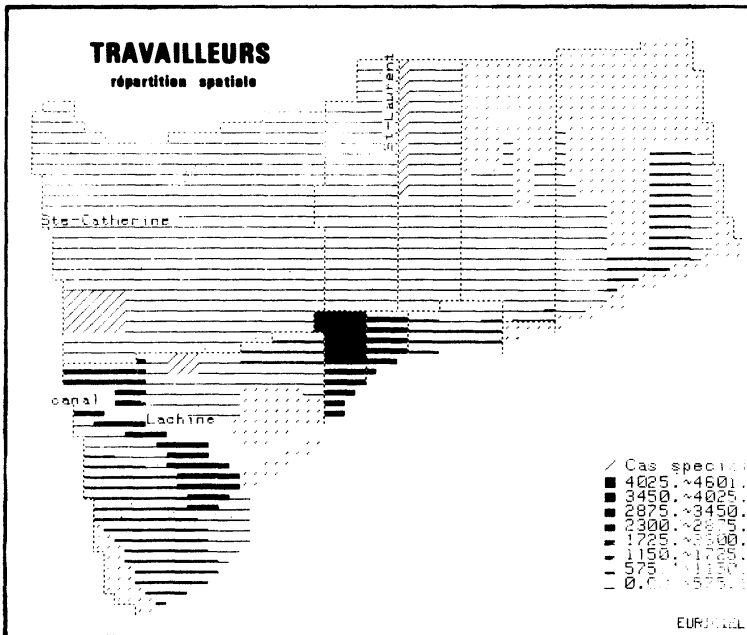
Le poids économique de la vieille ville frappe d'abord par sa lourdeur. Pas moins de 43% de tous les ouvriers de l'industrie y travaillent, soit 9 440 ouvriers. La vieille ville domine dans 7 des 14 secteurs d'activité industrielle comparativement à 5 pour le quartier Sainte-Anne et 2 pour Sainte-Marie. La répartition ordonnée de l'industrie répond généralement, quoique de façon non absolue, à des critères d'ancienneté dans la vieille ville, de technicité et de modernité dans les quartiers périphériques. Le cuir, le vêtement, les fabrications diverses comme instruments de musique, pipes, etc., les métaux non ferreux — horlogerie, ferblanterie, orfèvrerie, etc. —, l'imprimerie, le papier, la chimie — vernisseries, savonnerie, pharmacie — (figure 8) sont autant de domaines traditionnels avec lesquels les Montréalais étaient familiers depuis longtemps. Le recensement de Jacques Viger en

Figure 7

RÉPARTITION SPATIALE DES TRAVAILLEURS



Indicateur : 113



Indicateur : 114

MONTREAL 1871

l'espace économique

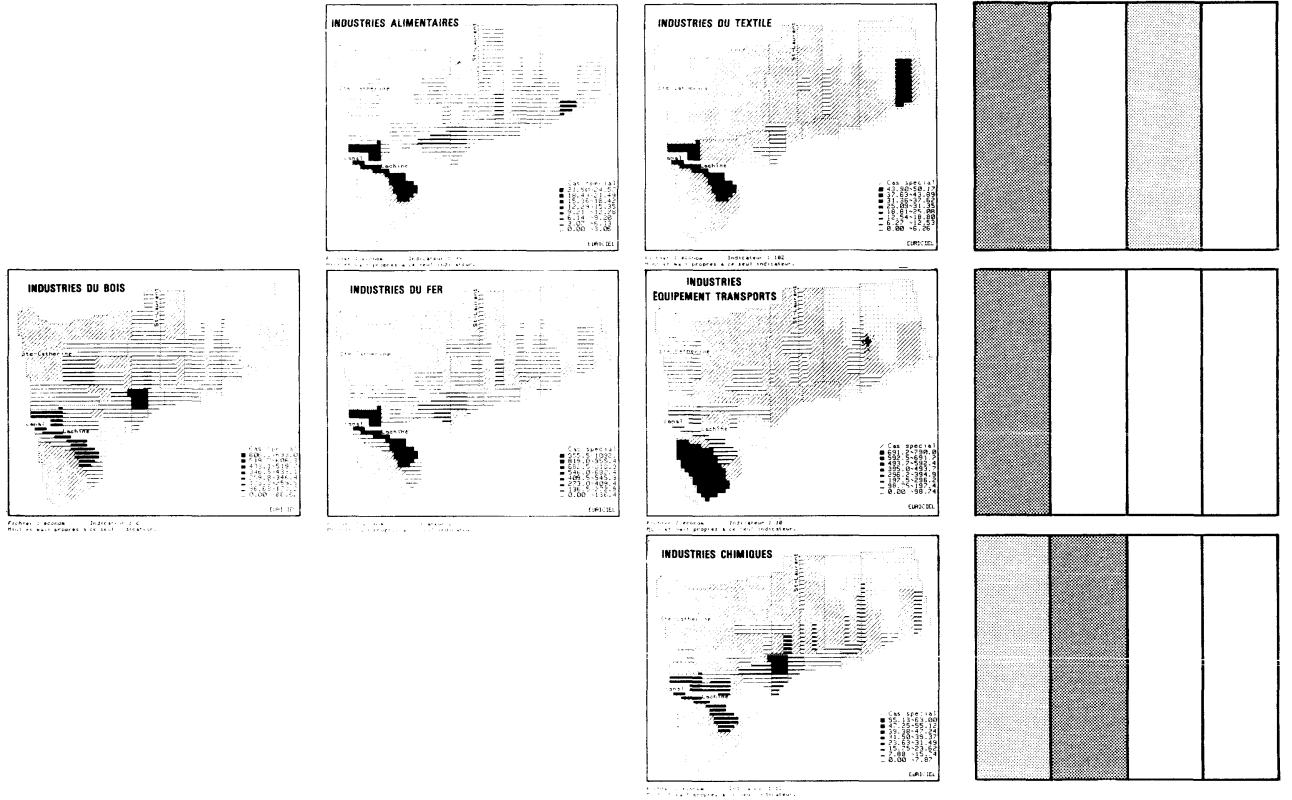
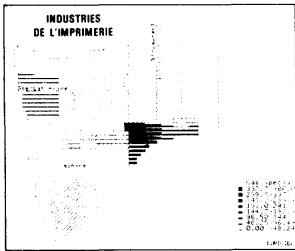
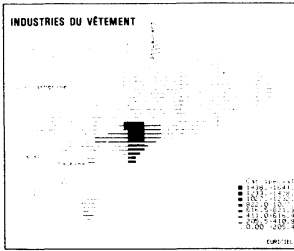


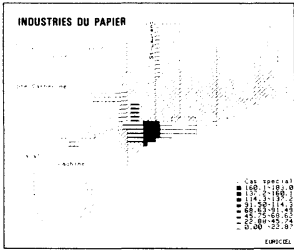
Figure 8



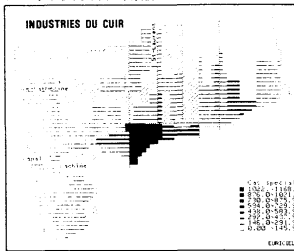
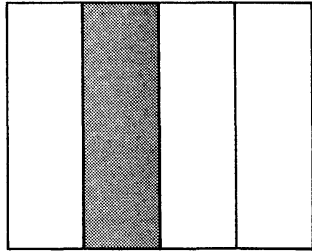
Industries de l'imprimerie - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



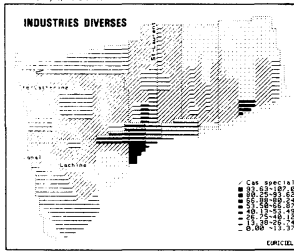
Industries du vêtement - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



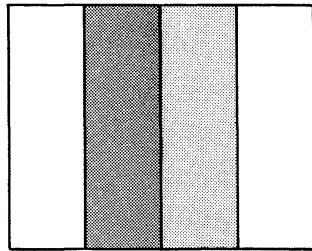
Industries du papier - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



Industries du cuir - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



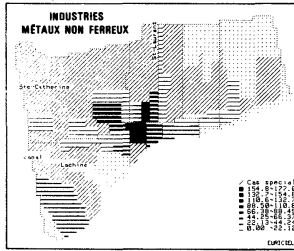
Industries diverses - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



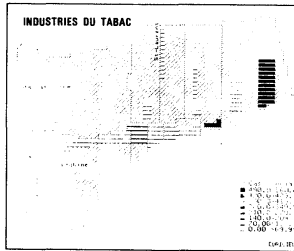
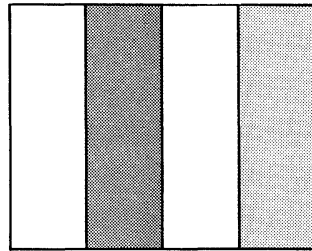
Pôle principal



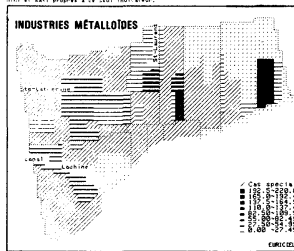
Pôle secondaire



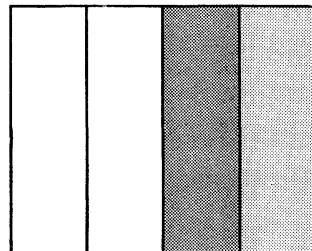
Industries métaux non ferreux - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



Industries du tabac - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



Industries métalliques - Indicateur 0 10
 Répartition spatiale des unités industrielles.



1825 est à cet égard tout à fait concordant (Robert, J.-C., 1977, p. 429). Ces anciennes structures dans la vieille ville commerciale, remarquables par la quantité d'ateliers de quelques artisans ou de petites manufactures d'une vingtaine d'employés, persistent néanmoins parallèlement à la mécanisation du secteur du cuir et à la modernisation de ceux du vêtement et de l'imprimerie.

À lui seul, le cuir (figure 8) emploie 3 500 ouvriers et ouvrières, occupés, pour un bon nombre, à la fabrication à la chaîne de la chaussure dans des fabriques comptant jusqu'à 350 travailleurs (Joanne Burgess, 1977, p. 187-210), telles que les compagnies *Smith & Cochrane* dans le quartier Ouest et *A.L. Rolland* dans le quartier Centre. Au total, huit fabriques ont plus de 200 travailleurs : cinq dans le quartier Ouest, une dans le quartier Est et deux dans le quartier Centre. Outre ces dernières, il s'agit des compagnies *Millark & Co.*, *Bawon & Childs*, *H. Valois & Cie*, *Donovan & William*, *Ames Millard & Co.*, *George James & Co.* Leur production respective oscille entre 225 000 et 350 000 paires de chaussures en 1870.

Sans avoir, semble-t-il, opéré des innovations techniques semblables, certaines entreprises dans le secteur du vêtement suivent la même tendance vers la concentration et le profit capitalistes (figure 8). Quatre manufactures de taille comparable existent effectivement dans le quartier Ouest et une dans le Centre. Trois fabriquent vestes, manteaux, pantalons; elles ont pour raisons sociales *L.M. & J.*, *Shorry & Co.*, et *James Cous-tine* et emploient respectivement 506, 300 et 315 artisans dont 408, 280 et 220 femmes et fillettes; deux fabriquent des chapeaux, l'une la *Green & Sons* en fourrure, l'autre la *Victoria Straw Works* en paille. La fabrication est assurée par 180 chapeliers dont 150 femmes dans la première et par 177 chapeliers dont 150 femmes dans la seconde. Néanmoins, la norme reste encore la boutique de quelques artisans, norme quasiment absolue dans le quartier Est. Précisément 3 038 travailleurs, couturières, chapeliers, modistes, manchonniers, tailleurs, pelletiers... ont été recensés dans les 121 boutiques, ateliers et manufactures de la vieille ville : respectivement 54 et 55 dans les quartiers Ouest et Est, et 12 dans le quartier Centre. Ne sont pas prises en compte ici les nombreuses couturières indépendantes cousant à domicile.

L'imprimerie, activité privilégiée de la vieille ville (figure 8), où l'innovation technique fut rapide à apparaître, constitue un domaine très productif vu l'existence de plusieurs journaux montréalais et l'apport de commandes gouvernementales. La maison *John Lovell* est sans contredit la plus importante, 147 typographes y travaillent; les maisons *Duvernay et Frères*, *Eusèbe Sénéchal*, *Penney Wilson*, *John Dougall & Son* et *Louis Perreault et Cie* viennent loin derrière avec un personnel moyen d'environ 60 personnes.

S'il fallait qualifier l'économie du Vieux Montréal, on pourrait dire qu'elle est à cette époque à la fois traditionnelle et moderne, à la fois artisanale et industrielle.

Quartier Sainte-Anne

Deuxième pôle économique important, le quartier Sainte-Anne est, à vrai dire, un lieu d'implantation privilégié pour les industries techniquement évoluées, toutes sises sur les bords du Canal de Lachine dans la partie sud-ouest du quartier (figure 8) où elles utilisent la vapeur ou la force hydraulique comme énergie. S'y concentrent jusqu'à 64,07% des travailleurs de l'industrie d'équipement de transport ferroviaire et maritime, 50% du textile, 41,4% de la métallurgie du fer, 24,5% des industries alimentaires et 18% du bois.

Eu égard à la force de travail, les industries du fer viennent en tête avec 1 746 ouvriers répartis en 41 établissements (figure 8) dont dix-huit totalisent 1 092 travailleurs dans un seul îlot. Parmi eux, huit usines comptent plus de 100 travailleurs. Ce sont les

suivantes : *William Clendening* (150), *Ivis & Allen* (230), *Caledonia Works* (140), *W.P. Bartley & Co* (222), *E.E. Gilbert* (145), *Pillow Hersey & Co* (155) et *Peck Benny & Co* (108) spécialisées dans la fabrication de poêles, locomotives, roues de locomotive, machines à coudre, clous, scies, outils, charrues, etc. Certaines sont des industries complémentaires au chemin de fer, deuxième gros employeur du quartier avec les 790 ouvriers à l'emploi du Grand Tronc. Suivent les 629 menuisiers, charpentiers et autres, travaillant dans 27 scieries, ateliers de meubles et de matériaux de construction (figure 8), les 493 ouvriers de l'industrie alimentaire, formée de dix-neuf établissements dont un seul, la raffinerie *Redpath*, emploie 220 travailleurs; enfin les 154 ouvriers du textile dont 123 travaillent dans la filature de coton de *Peter W. Wood*.

En termes de valeur productive, seules les industries de l'alimentation et du fer dépassent le million de dollars : exactement 5 269 624 \$ dans les premières et 2 065 798 \$ dans les secondes. Y concourent des meuneries et des raffineries aussi connues que celles d'*Ira Gould & Sons*, d'*A.W. Ogilvie & Co.* et de *John Redpath & Sons*, et des fonderies, clouteries, usines de fabrication de machines comme la *Caledonia Works*, *W.P. Bartley & Co.*, *Pillow Hersey & Co.* et *John McDougall & Co.*

Proportionnellement à la main-d'oeuvre employée, les industries du cuir et du vêtement du quartier Sainte-Anne viennent après celles de la vieille ville. Elles sont établies d'ailleurs dans les îlots voisins du quartier Ouest. Ces industries n'en représentent pas moins un apport économique considérable. Elles représentent souvent une masse salariale supérieure à celle des secteurs dominants.

Quartier Sainte-Marie

Troisième pôle, moins important quoique prometteur, le quartier Sainte-Marie est un quartier jeune où plus de la moitié du territoire n'est pas encore bâti. Son développement économique, plus récent que dans les deux premiers pôles, n'a pas encore acquis un poids comparable. En fait, il partage encore avec d'autres quartiers une position prépondérante dans certaines productions : le textile et l'alimentation avec le quartier Sainte-Anne, le cuir et les industries diverses avec la vieille ville, le tabac et les métalloïdes avec un îlot des quartiers plutôt bourgeois de Saint-Jacques et Saint-Louis (figure 8).

Ainsi, environ 40% de toute l'industrie textile y est concentrée (figure 8). Elle ne touche cependant que quelque cent ouvriers, occupés non pas à la production du tissu comme dans le quartier Sainte-Anne mais à la fabrication de câbles et de cordes. Il faudra attendre les dernières années du siècle pour que des filatures s'y installent. L'industrie alimentaire, quant à elle, avec aussi peu que 15% de la main-d'oeuvre (figure 8) fournit plus d'emplois, soit 185. La brasserie et la raffinerie des frères *Molson* produisent pour 1 288 750 \$ de sucre et de mélasse et 700 000 gallons de bière.

En ce qui a trait à l'industrie du cuir le quartier Sainte-Marie, qui vient loin derrière la vieille ville sur le plan de la concentration, de la main-d'oeuvre et de la production, n'y possède pas moins de deux fabriques de chaussures parmi les plus grosses de la ville. En effet, 302 cordonniers ont produit, en 1871, 250 000 paires de chaussures chez *Charles Falardeau*, et 370 cordonniers, dont 250 femmes, 646 931 paires de chaussures et de bottes à la *Canadian Rubber Co.*

Au chapitre du tabac et des métalloïdes (figure 8), ce quartier fait aussi bonne figure. Autant que 400 cigariers, 225 hommes et garçons et 175 femmes et fillettes représentant 43% des travailleurs dans ce domaine, produisent pour 500 000 \$ de tabac dans une des fabriques les plus considérables de la ville : la *McMullen & Adams Company*. Une autre fabrique, la *M.C. McDonald*, située à l'extrémité méridionale du quartier Saint-

Jacques voisin à quelques minutes seulement de là, obtient une performance presque aussi remarquable. On y fabrique en effet pour 520 000 \$ de tabac Cavendish, mais avec un personnel plus nombreux, soit 244 hommes et garçons et 306 femmes et fillettes.

Les métalloïdes : briques, tuyaux, vitres, chaux, etc. dont l'essor va de pair avec la construction domiciliaire si prospère dans la décennie 1860-1870 à Montréal, représentent encore une des contributions du quartier à la vie urbaine. Cette industrie, d'une taille modeste par rapport aux autres et qui compte 273 artisans, a favorisé l'implantation d'une briqueterie moderne, propriété de Charles Sheppard et génératrice de 150 emplois.

Comme pour la vieille ville et le quartier Sainte-Anne, nous nous en sommes tenus volontairement au groupe des entreprises dominantes, celles qui accaparent le plus de main-d'oeuvre dans un quartier et, secondairement, celles dont la production est supérieure. Les trois pôles retenus représentent donc les quartiers où le plus grand nombre de ces entreprises sont réunies, là où la fonction industrielle tend à prévaloir. Quelques entreprises industrielles existent effectivement dans les quartiers Saint-Jacques, Saint-Laurent et Saint-Louis, mais restent isolées. Pour notre part, nous avons l'impression que là le petit atelier de quelques artisans est plutôt prépondérant. La fonction résidentielle les caractérise davantage.

CONCLUSION

Si nous voulions résumer brièvement cette dernière partie sur l'espace économique considéré du point de vue de la main-d'oeuvre, un regard attentif sur la carte-synthèse montrant la répartition spatiale des travailleurs d'entreprises en 1871 est révélateur. Nous y voyons se profiler très nettement les trois pôles dont nous parlions, qui sont par ordre de poids industriel décroissant, la vieille ville, le Canal de Lachine et la partie orientale du quartier Sainte-Marie.

La vitalité de la vieille ville surprend. C'est l'endroit privilégié pour étudier le mécanisme de transformation économique, cet état de basculement vers l'industrialisation dont nous parlions plus tôt. Là plus qu'ailleurs dans la ville existent avec dynamisme deux systèmes parallèles de production, symbole de deux époques : d'un côté la multitude des petites unités de fabrication artisanale, de l'autre la concentration des travailleurs dans les manufactures et la rationalisation de la production capitaliste. Dans les quartiers Sainte-Marie et Sainte-Anne, développés plus tardivement, on a pu introduire immédiatement la nouvelle technologie et passer directement à la fabrique. C'est le cas, semble-t-il, des secteurs de l'équipement de transport, de la métallurgie du fer, de l'alimentation et du tabac.

Chemin de fer, métallurgie du fer, vêtement, cuir, tabac et alimentation représentent donc ce que l'on pourrait appeler les spécialités de l'activité industrielle montréalaise, si l'on s'en tient à l'importance de la main-d'oeuvre à tout le moins. L'industrie montréalaise importe sa technologie (Harvey, 157). Cela explique en partie la rapidité de sa croissance dans les années qui nous intéressent. Mais elle fabrique déjà en 1870 une part de son matériel de production. Pensons, à titre d'exemple, à la métallurgie du fer, à la machine à vapeur, aux moulins, aux outils, etc.

Nous n'avons retenu que les travailleurs en établissements industriels. Ont été négligés, bien à regret, le nombre considérable de travailleurs indépendants oeuvrant dans presque tous les domaines de l'activité économique et dont la production rivalise peut-être avec celle de l'industrie. Quel est l'écart qui les sépare ? En d'autres mots, quelle est la part de l'artisanat dans la production et la vie économique de la ville ? La réponse à cette question nous permettrait de mieux évaluer la qualité de son industrialisation. Cela sera

possible, une fois effectuée l'analyse du recensement de la population active à domicile et non plus seulement dans l'industrie. La mise en relation des deux séries statistiques nous permettrait de bien mesurer cet écart, d'une part, et d'évaluer la distance relative entre lieu de travail et lieu de résidence, d'autre part.

À partir de ce que nous savons sur les espaces linguistique, culturel, social et économique, des rapports se nouent déjà entre eux qui font apparaître un paysage urbain original. La répartition spatiale du prolétariat et des populations française et irlandaise adopte des profils identiques : profils de collectivités laborieuses où les individus sont peu instruits, locataires, concentrés dans un habitat restreint, où l'hygiène est absente et la mortalité infantile élevée. Inversement, la population anglaise et écossaise, généralement bourgeoise, s'établit dans le quartier Saint-Antoine surtout et sur les pentes verdoyantes du mont Royal dans de coquettes maisons unifamiliales, parfois dans de riches résidences, et entourée d'une domesticité nombreuse. Description valable aussi pour la bourgeoisie française, moins influente et moins nombreuse, dont le lieu de résidence n'est pas le quartier mais la rue ou le bloc dans les quartiers de Saint-Louis, Saint-Jacques et aussi dans le quartier Est de la vieille ville.

Autant sur le plan de la structure urbaine que sur celui de la démographie, deux villes semblent coexister, l'une française, l'autre britannique, l'une bourgeoise, l'autre ouvrière, l'une commerçante, l'autre industrielle. La spécialisation fonctionnelle de certains quartiers résulte sans contredit de l'industrialisation qui a bel et bien décollé. Dans la vieille ville traditionnelle, toutes ces fonctions subsistent encore; c'est un lieu privilégié d'observation du passage de ville commerçante à ville industrielle.

BIBLIOGRAPHIE

- CANADA, Bureau fédéral de la statistique (1873) *Recensement du Canada, 1870-1871*, Ottawa, I.B. Taylor.
- DAUMARD, Adéline (1963) Une référence pour l'étude des sociétés urbaines en France aux XVIII^e et XIX^e siècles, projet de code socio-professionnel. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. X, Paris, PUF, 185-210.
- D'IBERVILLE-MOREAU, Luc (1975) *Montréal perdu*, Montréal, Les éditions Quinze.
- MARTEL, Ève (1976) *L'industrie à Montréal en 1871*. Montréal, université du Québec, thèse de maîtrise ès Arts en Histoire.
- ROBERT, J.-C. (1977) *Montréal 1821-1871, aspects de l'urbanisation*. thèse de doctorat de 3^e cycle, École des Hautes Études en sciences sociales.
- VILAR, Pierre (1968) La méthode historique. *Les cahiers du Centre d'études socialistes*, Paris, n^{os} 76-81.

CARTOGRAPHIE

- Conception et réalisation graphique (cartographie automatique) : Jean-Daniel GRONOFF, Groupe de recherche images et méthodes (Grim), Marseille, logiciel « EURISTA ».
- Conception graphique de la mise en page : Louise MARCOTTE.
- Montage photographique : Serge DUCHESNEAU.